

A misty, green-tinted landscape. In the foreground, a large, gnarled tree with dense foliage dominates the right side. A stone staircase leads up from the bottom right towards the center. A lone, dark figure stands on a stone ledge overlooking a misty valley. In the background, a tall, stone tower or structure is visible through the haze. The overall atmosphere is mysterious and ethereal.

NOUVELLE FANTASTIQUE
LAURIE LORENZI

LE
NOVICE
ET LA MER

Nouvelle fantastique

Ce bonus vous est offert par Laurie Lorenzi

Crédits photo : images libres pour usage commercial sous licence Premium Freepik.com.

Correction de texte : ASL-Correction

Tous droits réservés. Copyright ©L. Lorenzi, décembre 2024.

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, situations et lieux décrits dans ce texte sont des faits de l'imagination de l'autrice. Toute ressemblance ne serait que pure coïncidence.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'autrice est seule propriétaire des droits, et responsable du contenu de ce texte.

Pour découvrir les ouvrages et l'actualité de Laurie Lorenzi

Site officiel : [Laure.Enza](https://www.laureenza.com)

Le novice et la mer

L'âne trébucha sur un tas de cailloux instables, ses sabots glissèrent vers le bord du sentier escarpé. Antonio tira brusquement sur la bride pour tenter de le redresser. Le sol rocailleux céda sous ses pieds, il faillit tomber à son tour. L'animal rua de frayeur et les paniers empilés sur ses flancs basculèrent, projetant plusieurs navets dans le vide.

Antonio serra les doigts sur la corde et enfonça ses talons dans la terre. Il accompagna ses mouvements d'encouragements dans lesquels le patois se mêlait au latin. Il savait bien que les paroles importaient moins que le ton de sa voix, apaisant et grave. Après un moment qui sembla durer une éternité, le baudet retrouva son calme et son équilibre. Alors, le garçon se redressa et le guida avec plus de prudence. L'âne semblait plus incommodé par les jeux d'ombres sous la futaie que par le poids des paniers de légumes récoltés plus haut, dans les potagers du domaine.

Ils descendirent à pas comptés le long d'une rigole pavée, dans laquelle une source dévalait en un mince filet. Ce canal, soigneusement conçu, assurait

l'approvisionnement en eau du monastère situé plus bas. Le chemin s'enfonça rapidement sous une voûte naturelle formée par les branches entrelacées de chênes et d'oliviers, qui tempérant la morsure du soleil. L'ombre parfumée de terre humide et de résine offrait un répit bienvenu après la chaleur accablante des champs.

Antonio apercevait la mer par intermittence à travers les interstices irréguliers entre les arbres. Elle scintillait au loin, d'un bleu profond émaillé d'étincelles, comme si un peintre généreux y avait jeté une poignée d'or. Chaque apparition était éphémère, mais suffisait à captiver son regard. Plus bas, il devinait la ligne erratique des récifs battus par les vagues.

Le jeune homme ralentit involontairement le pas, fasciné par la beauté sauvage du paysage, tout en surveillant son âne, dont les sabots martelaient le sol rocailleux. Au terme d'une périlleuse descente, ils atteignirent le promontoire où se dressait le couvent. L'édifice, perché sur un éperon rocheux, dominait la Méditerranée comme une sentinelle immobile. Ses murs de schiste affrontaient les éléments depuis presque un siècle et abritaient une petite communauté de moines franciscains.

Antonio s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et observer le panorama. En contrebas, la mer miroitait plus fort, et au loin, il aperçut les voiles d'un bateau qui se dirigeait vers la modeste jetée. Des silhouettes en soutane s'affairaient à décharger les

filets gonflés de poissons du jour. Ce spectacle, qui lui était pourtant familier, remplissait son cœur d'admiration silencieuse pour cette nature qui, à ses yeux, semblait s'étendre à l'infini.

— Antonio ! Te voilà enfin, fidèle à tes tâches, mais en contemplation, comme d'habitude.

L'adolescent se retourna et salua avec respect le lecteur du couvent, un vieillard au visage marqué par l'expérience et imprégné d'une tendresse paternelle. Le frère Matteo di Castello lui adressa un sourire complice.

— Ton regard trahit ton âme, mon garçon. D'aucuns disent que tu es distrait, mais à mon avis, tu possèdes un don rare : celui de contempler la Création sous toutes ses formes. La nature, les animaux, les humains, le mystère du monde... Cela, c'est déjà prier, tu le sais, n'est-ce pas ?

Antonio, gêné, opina faiblement. Les paroles de Matteo lui paraissaient toujours teintées de sagesse, mais il n'était pas certain de mériter de tels éloges. Pourtant, il ne trouva pas le courage de détromper son professeur. Il préféra se taire, ce que le vieil homme prit pour une marque de timidité.

— Allons, je ne veux pas te retarder, poursuivit le moine, l'heure du souper approche, et je crois que ces légumes seront les bienvenus par notre bon frère cellérier.

Antonio acquiesça et fila, entraîné par son âne qui tirait à présent sur la longe, content de retrouver le chemin de la mangeoire. L'adolescent ne pouvait

s'empêcher de songer à la remarque de Matteo di Castello : *contempler la Création...* Était-ce ce qu'il désirait profondément ? Ou bien rêvait-il de quelque chose de plus grand, de plus lointain ?

Depuis son jeune âge, Antonio résidait au couvent de Saint-François et ne se plaignait jamais de son sort. Il était le troisième fils d'une famille de seigneurs originaires de la petite cité de Nonza. Ce benjamin ne pouvait prétendre à l'héritage des terres paternelles, on lui avait donc destiné une carrière religieuse.

En tant que novice, il consacrait ses journées aux tâches les plus humbles du monastère, aux côtés des frères convers, des moines qui ne recevaient pas les ordres sacrés. Ce destin lui avait toujours paru naturel, car on l'avait éduqué en ce sens. Antonio avait accepté jusqu'alors sans réfléchir la règle établie dans ce monde cloisonné entre prières et devoirs.

Cependant, depuis quelques mois, une vague étrange l'envahissait, un besoin irrésistible de briser ces murs invisibles. Tout comme la mer, qui caressait inlassablement les rochers, son esprit ressassait, rêvait d'horizons lointains et de routes inexplorées, de vérités cachées au-delà des collines familières.

Après avoir descendu les paniers et pris soin de son âne, il apporta les récoltes aux cuisines, où plusieurs novices s'affairaient à éplucher des racines sous la houlette du moine qui élaborait les repas.

Les réserves de nourriture du couvent étaient simples, mais abondantes. Elles offraient la garantie de manger à sa faim, ce qui était un privilège

inestimable en ces temps troublés. Antonio s'arrêta un instant pour aider un camarade à rincer des légumes, tout en écoutant les échanges animés sur la meilleure façon de préparer le poisson du jour. La cuisine, rare pièce où les conversations étaient tolérées, octroyait un bref répit au silence imposé dans le monastère, même si le frère cellérier n'hésitait pas à intervenir quand les voix s'élevaient trop haut.

Cette routine, malgré sa simplicité et son ascétisme, rythmait le quotidien des religieux d'une manière presque apaisante, loin des tourments extérieurs. Antonio en était conscient, toutefois, chaque fois qu'il levait les yeux vers les fenêtres ouvertes sur la Méditerranée, il se surprenait à rêver d'ailleurs, à imaginer tout ce qu'il pourrait découvrir en devenant un de ces frères franciscains itinérants.

Ceux-ci adoptaient une vie de déplacement constant, conformément à l'idéal de leur fondateur. Certes, leur vocation les poussait à aller à la rencontre des populations pour prêcher, évangéliser, et aider les plus démunis. Mais l'adolescent y voyait surtout un moyen de parcourir le monde, porté par la liberté d'une existence sans attaches ni richesses.

— Antonio, tu es encore distrait, envisages-tu de quitter le couvent en t'envolant par la fenêtre ? demanda son voisin avec un sourire moqueur, tu veux partir explorer les villages et la campagne à tes risques et périls, n'est-ce pas !

Antonio détourna à regret son regard de la trouée bleue.

— Bien sûr, Lorenzo. Ce serait un quotidien simple, mais rempli de sens. J'aimerais voyager, prêcher la bonne parole, venir en aide à ceux qui en ont besoin...

— Et où vas-tu dormir ? Dans les granges ? Sous les porches des églises ? Que comptes-tu manger ? Ce que les paysans, déjà dépouillés, voudront bien te prodiguer ?

Un autre adolescent, qui nettoyait des légumes dans un bac, se tourna vers lui en riant.

— Te vois-tu vraiment quémander ton pain, toi, fils de noble ?

Antonio haussa les épaules.

— C'est exactement ce que saint François d'Assise, notre fondateur, a fait au siècle dernier. Il a donné l'exemple d'une vie itinérante. Il rejetait le confort monastique, il exhortait ses frères à marcher dans les pas du Christ. Je ne comprends pas pourquoi ce serait différent pour moi.

Antonio tentait d'expliquer ses aspirations auprès de ses camarades. Il discourait avec ferveur sur l'idéal franciscain, la pauvreté assumée, le service aux plus démunis et la prédication dans les villages les plus reculés. Pourtant, un rêve audacieux et impensable grandissait en silence au plus profond de son être.

Lorenzo plissa les yeux.

— Tu dis ça, mais on connaît tous ton secret.

— Comment ça ? demanda Antonio sur ses gardes.

— Ne fais pas l'innocent, insista l'apprenti, Federico et moi, on t'a entendu parler des moines

carcasseurs, l'autre soir. Ne prétendrais-tu pas plutôt braver les interdits ?

Federico éclata de rire en secouant la tête.

— Ah, je le savais ! Antonio, le saint frère, qui aspire à devenir un pirate en soutane !

L'intéressé rougit, mais un sourire se dessina malgré lui sur son visage.

Dans les récits murmurés à voix basse parmi les novices, on dépeignait ces moines rebelles comme des hommes qui brisaient les chaînes de l'austérité monastique pour mener une vie de périls et d'aventures. Selon la légende, ils avaient abandonné les règles strictes de leur ordre pour s'attaquer aux navires marchands le long des côtes corses, dérober des cargaisons d'épices, de tissus et parfois même de précieuses reliques religieuses. Certains prétendaient qu'ils avaient établi des cachettes dans des grottes marines, pour dissimuler leur butin loin des regards soupçonneux.

Antonio, fasciné, imaginait ces hommes qui combattaient sur la mer, défiaient les gouvernements dans un mélange de foi et de rébellion. La Corse était un territoire disputé entre les républiques de Gênes et de Pise. Chaque entité cherchait à contrôler l'île. Tandis que les seigneurs locaux s'efforçaient de maintenir une fragile autonomie, les communautés monastiques, comme celle de Saint-François, jouaient un rôle délicat. Elles servaient tantôt de médiatrices, tantôt de points d'ancrage pour l'une ou l'autre. Dans ce contexte chaotique, les moines carcasseurs

incarnaient une forme de résistance, car ils s’opposaient à la fois à l’autorité religieuse centralisée et à la domination étrangère.

Antonio, incapable partager ce fantasme avec ses compagnons, se sentait attiré par l’idée de liberté et de gageure que ces récits évoquaient. Il espérait quitter un jour la routine du couvent pour naviguer sur des flots inconnus, non pas dans un but de profit, mais pour ressentir cette audace qui semblait braver l’ordre établi. Dans ses pensées, il entremêlait l’image des moines carcasseurs avec celle des frères itinérants, et justifiait ainsi son désir de changement par une quête plus noble. En réalité, c’était l’appétit pour l’aventure qui le motivait.

— Ce ne sont que des histoires pour les oblats qui font encore dans leur culotte, rétorqua-t-il en affichant une indifférence feinte.

— Peut-être, répliqua Lorenzo en se penchant vers lui, mais tu les racontes comme si tu y croyais vraiment. Alors, réponds-nous : ces équipées sont-elles le fruit de tes désirs les plus profonds ? Naviguer sur la mer, affronter les pirates mauresques, et rapporter des trésors à notre bon prier, Giovanni della Pietra ?

Antonio baissa les yeux, tritura une feuille de chou qu’il tenait entre les mains, puis il lança :

— Ce n’est pas ça... enfin, pas exactement. Ces légendes me fascinent, voilà tout. Ces moines, s’ils existent, suivent leur propre chemin, ils s’engagent pour la justice et la défense des opprimés.

— Sache, Antonio, que dépouiller les riches pour offrir leurs trésors aux pauvres n'est pas suffisant. Cela peut sembler noble, mais c'est loin d'être le cas. Ça reste du vol, fit remarquer Federico en posant son couteau.

— Peut-être, répondit Antonio, mais ils ne le font pas pour leur bénéfice personnel. Ils s'attaquent à ceux qui exercent une domination injuste. Ils redistribuent ce que ces puissants accaparent.

— Je trouve que c'est seulement un moyen de justifier leurs actes répréhensibles aux yeux des plus naïfs, riposta Lorenzo.

— Certes, ils bravent les lois, les dangers, même la mer. Mener une telle vie demande du courage, rétorqua Antonio avec une pointe d'admiration dans la voix.

— Ce n'est pas parce que quelque chose est audacieux que c'est juste.

Antonio ébaucha un sourire, fixa Federico avec un regard pétillant.

— Et pourtant, leur souvenir perdurera pendant des décennies.

— Tu ferais bien de te *souvenir* qu'ils ont choisi un chemin très différent de celui de saint François, celui que tu évoques avec tant de ferveur, insista l'autre en esquissant un signe de croix.

— Peut-être, mais, tout comme lui, ils ne sont pas soumis à des règles dictées par autrui ni enfermés dans des murs de pierre pour chanter matines et peler des

choux toute la journée. Ils étreignent la mer, le vent, l'inconnu...

Lorenzo soupira et haussa les épaules.

— Eh bien, que tu deviennes moine itinérant ou carcasseur, je te souhaite de trouver ta voie. Cependant, ne viens pas pleurnicher si le souffle de la piraterie te ramène ici, les pieds enchaînés.

Les trois garçons éclatèrent de rire. Le frère cuisinier cogna brusquement une louche sur la table pour attirer l'attention des trois novices.

— Assez, vous autres ! Vous croyez-vous dans le locutoire pour bavarder de la sorte ? Si vous avez tant d'énergie, mettez-la à contribution. Allez aider au ponton. Le poisson vient d'arriver, et on a besoin de bras !

Antonio baissa la tête et quitta la grande salle en toute hâte, précédé par ses camarades qui couraient déjà sur le sentier, leur tunique relevée jusqu'aux genoux, leur rire s'égrenant dans le ciel clair. Dehors, le vent marin s'engouffra aussitôt dans ses cheveux, avec l'odeur iodée des algues et de la mer. L'adolescent longea le couvent, dont les murs épais semblaient défier le vide, et atteignit les escaliers taillés dans la falaise. Les marches abruptes creusaient un chemin cintré au milieu des roches escarpées. Il s'y engagea avec prudence, car ses sandales glissaient sur les dalles usées.

En levant les yeux, il aperçut au loin les massifs du cap Corse, d'un vert foncé, qui se plongeaient directement dans les flots. Nonza, son village natal, se

dessinait sur un promontoire voisin, accroché à flanc de montagne. Ses maisons de pierres se détachaient sur le ciel, blotties sous la protection d'une haute tour défensive, témoin des menaces permanentes venues du large. Tout paraissait suspendu dans un équilibre fragile entre la terre et la mer.

En contrebas, l'eau turquoise miroitait, si claire qu'on distinguait les fonds rocheux. Une barque de pêcheurs traditionnelle, au bois sombre et aux voiles ocre, dansait mollement sur les vagues, ses filets débordants d'écailles d'argent vif. Tout ce décor palpitait d'une vie intense, mariait la rudesse du minerai et la douceur mouvante des flots, gonflait son cœur de façon inexplicable.

Alors qu'il s'approchait paisiblement des moines et des marins occupés à soulever les nasses et négocier les prises, il croisa ses compagnons. Ceux-ci prenaient déjà le chemin inverse, les épaules chargées de corbeilles et la bouche pleine de quolibets à propos de son caractère contemplatif. Il les suivit des yeux, sans répondre et examina, en contre-plongée, le modeste couvent qui se dressait sur son éperon rocheux. Le bâtiment, construit en schiste verdâtre, semblait se fondre dans la pierre, et son maigre clocher pointait fièrement vers le ciel. Au-dessous, une énorme caverne retentissait du fracas de l'eau qui s'y engouffrait et ouvrait sa gueule noire et inexplorée comme un monstre marin échoué. Comme d'habitude, Antonio se prit à échafauder des hypothèses et à conjecturer que les carcasseurs

pouvaient s'y réfugier entre deux raids, mais un moine le rappela à l'ordre et il se mit au travail.

Après avoir aidé à charger les paniers de poisson, Antonio entreprit de gravir les marches, un sac dégoulinant sur l'épaule, mais deux hommes assis plus bas, près des rochers, attirèrent son attention. On avait l'impression qu'ils cherchaient un coin discret pour échanger des secrets et leurs mines patibulaires attisèrent une fois de plus l'imagination du novice.

Les matelots, aux traits creusés par les années au grand air, arboraient des signes distinctifs de leur existence marine. Le premier, un borgne coiffé d'un foulard usé, portait une barbe grisonnante qui tombait jusqu'à sa poitrine. Ses mains, marquées de cicatrices, tenaient une pipe dont la fumée se dissipait en volutes légères au-dessus de sa tête. Le deuxième, plus fin, mais tout aussi résistant, n'avait pas meilleure allure. Des tatouages grossiers parcouraient sa peau tannée par le soleil : une ancre, un serpent enroulé. Il n'en fallait pas plus pour chatouiller la curiosité d'Antonio qui ralentit, intrigué par leur présence et leur apparence. Ils parlaient à voix basse, mais les éclats de leur discussion parvenaient jusqu'à lui, portés par le vent.

— Je te préviens que c'est une affaire dangereuse, gronda le plus maigre. Si on se fait pincer, on nous coupera la langue, ou les mains...

— Peut-être, admit l'autre en tirant une bouffée de sa pipe, mais elle sera certainement lucrative. Ces

nobles paient cher pour ce genre de cargaison mystérieuse.

Antonio fronça les sourcils et serra plus fortement son sac. Il continua de monter les marches, mais de plus en plus lentement, et tendit l'oreille pour saisir chaque mot.

— Je te garantis qu'ils seront là d'ici la prochaine pleine lune. Ces indices ne mentent pas.

— On devrait tout préparer, alors. On risque gros, sinon...

Antonio, les bras chargés, faisait mine de chercher l'équilibre sur les rochers. Son esprit s'emballait à l'idée d'en apprendre plus, mais un cri de Lorenzo le rappela à sa tâche. Les deux marins relevèrent la tête et l'aperçurent, l'un se mit à jurer et l'autre, à cracher par terre. Le garçon sentit son sang se glacer quand ils vrillèrent leur regard malveillant dans le sien. Il retrouva une allure gaillarde comme par magie, et regagna le couvent à la hâte, mais ses pensées restèrent tournées vers la digue et ces marins déroutants. Il dériva vers l'ouverture sombre et béante de la grotte, un endroit que personne n'avait jamais eu le droit d'explorer, et pour cause. Il était presque sûr que les pirates s'y donnaient rendez-vous au nez et à la barbe de l'abbé Giovanni della Pietra et de tous les moines.

Cette nuit-là, Antonio ne parvint pas à trouver le sommeil, alors que l'ombre enveloppait le bâtiment d'une ouate profonde, seulement perturbée par le ressac en contrebas et le souffle régulier des novices

endormis. L'adolescent, étendu sur son lit près de la fenêtre, fixait l'obscurité avec une curiosité tenace, plus forte que la fatigue. Il explora l'horizon et finit par discerner des lumières diffuses qui dansaient comme des lucioles prisonnières à la surface de l'eau.

Il se redressa, le cœur battant. Les lampes ne correspondaient pas à celles des pêcheurs ordinaires. Elles étaient plus discrètes, feutrées par des lanternes à demi voilées. Il distingua enfin l'ombre d'une chaloupe qui se dirigeait vers la crique isolée au pied de la falaise. Antonio sentit son corps tout entier vibrer d'excitation et d'appréhension. Il eut tout à coup l'impression que le dortoir devenait trop étroit, le cloître trop étouffant. Le couvent, modeste et sans fortifications, semblait reposer dans une paix immuable, protégé par son aura religieuse. Cette tranquillité fragile n'apaisait en rien le feu qui consumait le jeune homme.

Brûlant de curiosité, il quitta son lit. Il enfila sa tunique et une cape de laine, puis s'avança à pas légers entre les couchettes, afin d'éviter de faire craquer les planches sous ses pieds. Arrivé près du volet, il le repoussa avec précaution et s'agrippa au rebord pour sortir. Il sauta prestement et se retrouva dehors, dissimulé par l'ombre du mur.

La brise nocturne, chargée d'iode, lui caressa le visage tandis qu'il se plaquait contre la paroi pour rester invisible. Antonio se rapprocha avec prudence de l'extrémité de la falaise. Il put distinguer les mouvements dans la chaloupe à la faveur de la clarté

lunaire : les hommes débarquaient des caisses et se hâtaient de les camoufler dans une anfractuosité des rochers. Leur comportement trahissait l'urgence. Le novice retint son souffle, il avait vu juste ! Ces cargaisons, transportées sans fanion ni appel, n'étaient certainement pas du poisson ou du sel.

Antonio se terra dans l'ombre, tourmenté par des questions : que pouvaient bien cacher ces paquets ? Pourquoi un tel secret ?  tait-ce là le fameux trafic dont il avait entendu parler ? Pour lui, c'était évident : il devait en savoir plus. L'idée de pénétrer dans la grotte, celle-là même qu'on lui avait défendue, émergea dans son esprit. La tentation devint irrésistible.

Il demeura longuement blotti contre un rocher au bord de la falaise, les yeux fixés sur la chaloupe. Les hommes terminaient de décharger leur cargaison, leurs gestes rapides trahissaient une nervosité inattendue de la part de tels loups de mer.

Le garçon serrait les poings sous sa cape pour contenir son impatience. Il savait qu'il ne lui restait plus que quelques heures avant laudes, l'office célébré à l'aube pour rendre grâce à la lumière du jour. Si son absence était remarqu e au lever du soleil, les conséquences pourraient être désastreuses pour lui. Les moines n'hésitaient pas à imposer le jeûne et la réclusion aux novices indisciplinés. Chaque minute écoulée le rapprochait du moment où il devrait impérativement regagner le dortoir.

Les marins remontèrent finalement à bord. Ils retirèrent leurs lanternes voilées et poussèrent la chaloupe au large. Antonio les regarda s'éloigner dans l'obscurité jusqu'à ce que les halos s'éteignent complètement. L'excitation grimpait en lui, plus forte que la peur.

Il se redressa et descendit sans bruit les marches taillées dans la falaise. Son cœur battait la chamade, semblait surpasser le son des vagues dans son crâne. L'air était plus frais en contrebas, imprégné de l'odeur des algues. Antonio parvint à la crique où l'eau sombre, éclairée par la lueur glaciale de la lune, léchait les rochers. Devant lui, l'entrée de la grotte béait dans l'obscurité, à demi engloutie. Il hésita un court instant.

On racontait que le repaire était hanté. Lors des tempêtes, les flots s'y engouffraient avec force, inondaient les cavités et rendaient toute fuite impossible. Les parois de schiste, glissantes et coupantes, formaient un dédale où l'on pouvait se perdre facilement. Le maître des novices expliquait qu'elle abritait des poches d'air vicié ou des éboulements imprévisibles. Ce qui effrayait le plus les recrues, c'était la rumeur que des imprudents, attirés par ce lieu, n'en étaient jamais revenus, leurs cris noyés par les échos de la mer.

Les moines répétaient aux oblats que c'était une porte vers l'enfer. Antonio, désormais plus âgé, ne croyait plus à ces histoires. Pourtant, l'interdiction,

combinée aux mystères qui entouraient ce site, éveillait en lui une curiosité insatiable.

Gagnant en audace, il se débarrassa de ses sandales et s'aventura dans l'eau glacée jusqu'aux genoux. Comme la plupart de ses semblables, il ne savait pas nager. Il aimait toutefois le contact de la mer, qui avait toujours rempli son horizon. Le ressac s'enroulait autour de ses mollets, les galets couverts d'algues le déroutaient, mais il chemina, pas à pas, jusqu'à franchir l'entrée sombre. L'obscurité profonde l'engloutit, et sa respiration s'emballa encore.

Après quelques mètres de progression dans l'eau, il repéra une corniche sur le côté. Ses doigts cherchèrent des prises sur les parois rugueuses, puis, après maints efforts, il grimpa enfin sur une fine bande de roche qui semblait conduire dans les entrailles de la Terre. Ses pieds nus glissaient sur les aspérités, mais il préférait cela à l'idée de patauger dans l'élément liquide, où il ne se sentait pas à l'aise.

Il trébucha soudainement sur quelque chose de dur. Il se pencha pour masser son orteil endolori et découvrit un silex, un bâton enveloppé d'étoupe pleine de résine, laissé là par des marins. Il en conclut que ces derniers comptaient revenir bientôt. Il devait donc se hâter dans son exploration. Il s'agenouilla et gratta la pierre à fusil pour faire jaillir une flamme qui illumina la grotte d'une lueur vacillante.

Antonio prit le temps d'observer les voûtes naturelles, striées de nervures scintillantes sous l'éclairage de la torche, qui lui donnaient l'illusion de

pénétrer dans une cathédrale fantastique. De fines gouttes d'eau suintaient des fissures, puis tombaient dans les flaques sombres qui parsemaient le sol inégal. Les parois, hérissées d'arêtes tranchantes, portaient les traces d'anciens éboulements. Des veines minérales, argentées ou verdâtres, serpentaient sur les murs et ajoutaient une lueur étrange au climat ambiant. L'air, chargé d'humidité, devenait de plus en plus lourd au fur et à mesure que le garçon s'enfonçait sous terre. Il était imprégné d'un mélange de sel, de mousse et de l'odeur suffocante dégagée par la fumée de sa torche.

Parfois, la voûte se rétrécissait en un corridor, puis s'élargissait subitement en une grande cavité dont l'atmosphère absorbait tous les sons. Antonio levait les yeux, fasciné par la majesté austère de ce lieu, mais l'écho de ses pas renforçait aussi son impression d'être intrus dans un sanctuaire oublié. Il chemina lentement, la torche éclairant un sentier où le sol, bien qu'irrégulier, sinuait entre les retenues d'eau et permettait de marcher sans patauger.

Soudain, l'adolescent se figea. Un gémissement lointain, faible, mais distinct, lui parvint. Il tourna la tête pour localiser la source de ce bruit étrange qui semblait provenir des profondeurs. Une vague d'angoisse s'abattit sur lui. S'agissait-il d'une victime ? Un être mystérieux caché dans les ténèbres ? Un monstre, sorti des récits mythiques de Matteo di Castello ? Il résista à l'envie de se retourner et de détalier comme un lapin.

Le jeune homme ferma les yeux un instant pour se calmer. Il n'était pas parvenu jusqu'ici à grand mal pour rebrousser chemin. Il reprit le flambeau, serra les dents et avança, déterminé à découvrir l'origine de ces plaintes qui lui glaçaient le sang.

Au détour d'un passage, il déboucha sur une plateforme naturelle surélevée, creusée dans la roche comme une niche, partiellement obstruée d'objets divers. Il avait atteint le but de son exploration ! Des ballots soigneusement ficelés formaient une pile imposante. À côté, quelques malles en bois, cerclées de fer, étaient amoncelées les uns sur les autres. Leur solidité et leurs serrures robustes trahissaient un contenu précieux ou interdit.

Antonio s'avança, attiré par les détails : les cordages minutieusement noués, les marques de transport sur les coffres, comme s'ils avaient déjà effectué de nombreux voyages. Il posa une main sur l'un des ballots, sentit la texture rugueuse de la toile humide. L'idée de découvrir ce que les pirates pouvaient cacher ici le fit frissonner. Ses doigts hésitèrent à défaire un nœud, mais il se ravisa brusquement.

Ces objets ne lui appartenaient pas. Ils étaient sans doute le fruit des activités des moines carcasseurs. Toucher à leur butin était une transgression, un affront à leur légende. Ces hommes, même dans leur rébellion, représentaient une audace qu'il admirait secrètement. C'était leur trésor, pas le sien. Il recula d'un pas, sa main retomba, comme si effleurer ces

biens sacrilèges trahissait le mythe qu'il s'était forgé d'eux.

Alors qu'il détournait les yeux, il aperçut une forme blanchâtre dans l'obscurité et se figea d'effroi. Une silhouette floue se profila derrière les coffres. La lumière tremblante de la torche accentuait les contours irréguliers de ce qu'il prit d'abord pour un spectre. Les légendes murmurées par les novices lui revinrent en mémoire : des entités maléfiques, emprisonnées dans des endroits tels que celui-ci, erraient pour tourmenter les vivants. La peur lui serra la gorge, et il recula par réflexe.

Toutefois, le mouvement presque imperceptible de la forme diaphane le fit hésiter. Elle ne l'attaquait pas, mais semblait vouloir se cacher. Il s'avança malgré l'angoisse, et la lueur de la torche lui dévoila un mystère bien plus troublant que la présence d'un fantôme. Antonio resta interdit, incapable de détourner les yeux. La créature recroquevillée dans un coin portait une robe blanche détrempée et en lambeaux, qui laissait deviner par endroit une peau délicate. Ce n'est qu'en s'approchant qu'on percevait les détails : les plaies sur ses bras, les fines éraflures sur ses joues, et le souffle irrégulier qu'elle tentait de maîtriser. Ce n'était pas une apparition, mais une jeune fille perdue, blessée, et vulnérable. Ses longs cheveux blonds, lourds d'humidité, cachaient partiellement son visage, mais dévoilaient ses yeux, d'un bleu si clair qu'ils semblaient irréels. Jamais Antonio n'avait vu un regard aussi intense.

Il déglutit, la gorge nouée. Il était moine, habitué à une existence de prières et de travail, dans laquelle la présence féminine était rare et lointaine. Elle se limitait aux silhouettes des fermières dans les champs ou des gardiennes de brebis dans le maquis. Cette jeune fille n'avait rien de commun avec ces femmes robustes. Elle paraissait délicate, presque éthérée, comme une apparition vivante.

Antonio fut enveloppé d'un trouble qu'il n'avait jamais éprouvé. C'était un mélange de fascination, d'embarras et d'angoisse face à ce mystère qui bouleversait tout ce qu'il connaissait. Lorsqu'il effectua un pas de plus, elle recula brusquement, ce qui produisit un étrange bruit métallique. La torchère illumina brièvement les anneaux de lourdes chaînes, et il comprit que la jeune fille était retenue captive.

— Ne craignez rien, dit-il d'une voix plus hésitante qu'il ne le souhaitait, je ne vous ferai aucun mal.

La demoiselle le toisa avec méfiance. Ses lèvres tremblaient d'épuisement et de froid. Antonio se trouva perplexe, partagé entre le désir de l'aider et la peur de trahir les pirates. Il baissa légèrement la torche pour ne plus l'éblouir, puis il choisit soigneusement ses mots.

— Je ne sais pas pourquoi on vous traite de cette cruelle façon, mais je réparerai cette injustice, je vous le promets.

Elle ne bougea pas, le regard fixe sous le rideau de ses mèches trempées. Antonio se demanda si elle comprenait sa langue. Le cœur serré, il chercha autour

de lui un moyen de briser ces chaînes, tout en essayant de s'expliquer les raisons pour lesquelles cette inoffensive jeune fille était retenue dans des conditions inhumaines.

Antonio fit un pas de plus pour vérifier la solidité de ses liens, mais la captive réagit violemment. Elle tendit les mains devant elle, les doigts crochus, et tenta de le griffer en poussant un gémissement rauque qui résonna dans la grotte. Le novice recula par réflexe, saisi par l'intensité de sa peur. On aurait dit une petite bête sauvage prise dans un piège de braconniers. Peut-être avait-elle perdu l'usage de la parole sous l'effet de la terreur ou des mauvais traitements.

Il déposa la torche sur un rocher voisin pour faciliter ses mouvements et s'agenouilla. Il murmura des mots apaisants, comme il avait l'habitude de le faire avec son âne récalcitrant, et elle cessa de s'agiter. Alors, avec un redoublement de précaution, il laissa courir ses doigts sur les chaînes qui entravaient les chevilles de la captive. Le métal était épais et les anneaux étaient solidement enfoncés dans la paroi. Malgré tous ses efforts pour les détacher ou les desserrer, il dut admettre qu'il ne pouvait pas y arriver tout seul.

Son regard se porta de nouveau sur la jeune fille recroquevillée dans un coin. Sa robe, bien que déchirée, était de grande qualité, et ses traits délicats révélaient les traces d'une éducation privilégiée. Antonio fronça les sourcils. Cette demoiselle n'était

pas originaire du village voisin ou des fermes environnantes. Elle devait appartenir à une noble maison, et on l'avait enlevée pour obtenir une rançon. Il avait entendu parler de telles pratiques : les brigands s'attaquaient aux navires marchands ou bien ils capturaient des membres de familles fortunées, et négociaient des sommes considérables en échange de leur liberté.

Antonio détourna les yeux, le souffle court. Il avait toujours idéalisé les moines carcasseurs, il les imaginait comme des hommes braves, qui défiaient les puissants pour redistribuer leurs richesses. Pourtant, cette fille, enchaînée et tremblante, était la preuve vivante que la piraterie n'avait rien de noble. Un poids s'installa alors dans sa poitrine.

Était-ce cela, leur réalité ? Capturer des innocents, les priver de liberté, les réduire à des marchandises ? Antonio se releva, le regard sombre. Une partie de lui voulait fuir cette vérité dérangeante, mais une autre ne pouvait ignorer ce qu'il voyait. Sa représentation du monde venait de se fissurer.

Il savait qu'il ne pouvait rien faire pour elle, du moins pas cette nuit-là. Les chaînes, solides et bien fixées, rendaient toute tentative de libération impossible sans outils appropriés. Il jeta un dernier regard à la jeune fille, ses mains tremblant sous l'émotion et l'impuissance.

— Je reviendrai. Je vous le promets, répéta-t-il doucement.

La captive, toujours méfiante, détourna les yeux, sans émettre le moindre son. Antonio recula, la torche baissée, avant de quitter la grotte à pas rapides. Il savait qu'il prenait des risques. Si quelqu'un découvrait son absence nocturne, il aurait bien du mal à se justifier.

Une fois revenu au monastère, il s'allongea sur son lit, mais le sommeil le fuit. L'image de cette jeune fille enchaînée, seule dans l'obscurité humide, hanta son esprit. Il décida qu'il devait intervenir, tout en gardant le secret auprès de ses semblables. Son éducation et un besoin de soutien lui intimaient de prévenir l'abbé de ce qui se tramait sous son propre fief. Après le premier office, il rôda aux alentours du cloître où il savait que le frère Giovanni della Pietra aimait déambuler pour prier. Il cherchait un prétexte pour l'aborder, lui, simple novice, lorsqu'il vit la porte s'ouvrir sur une silhouette familière. Médusé, Antonio se plaqua dans l'ombre d'une colonne pour observer le marin borgne, à la longue barbe, se lancer dans une conversation animée avec le supérieur du couvent. Leurs paroles n'étaient pas distinctes, mais le jeune homme en saisit parfaitement la teneur. Le cœur battant, il se dit qu'il n'était pas besoin d'écumer les mers pour devenir un moine carcasseur. Son propre abbé semblait tenir les rênes d'un sombre trafic, bien à l'abri derrière les remparts du monastère.

Incapable de prendre une décision logique, le novice retourna à ses tâches quotidiennes. Il cacha sous son air distrait les pensées contradictoires qui

animaient son esprit. Dès la tombée de la nuit, il revint à son poste d'observation près de la falaise, pour surveiller l'horizon. Aucun mouvement suspect ne vint troubler la tranquillité de la mer. Il descendit de nouveau vers la grotte, une lampe à huile dissimulée sous sa cape, bien résolu à nouer le contact avec la jeune prisonnière.

Il lui apporta d'abord un morceau de pain et une poignée de figues, prélevées sur sa propre ration.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver, dit-il en déposant devant elle une maigre portion de fruits secs.

La fille repoussa ces offrandes d'un geste brusque, ses yeux bleu clair écarquillés comme s'il lui avait présenté du poison. Le novice, décontenancé, se dit que la jeune noble avait l'habitude de mets plus raffinés. Le lendemain, il lui apporta quelques morceaux de poisson, toujours pris sur sa part, et des coquillages qu'il avait ramassés près de l'entrée de la grotte. Cette fois, après avoir reniflé la pitance tel un animal méfiant, la captive dévora lentement, le visage détourné vers le mur. Antonio interpréta ce geste comme une tentative vaine de préserver une apparence de dignité.

— Vous devez reprendre des forces. Vous êtes toute pâlotte. Je suis conscient que la nourriture du couvent est rustique, mais vous devrez vous en contenter.

Elle ne répondit pas. Antonio entreprit à plusieurs reprises d'engager la conversation, mais elle demeurait muette.

— Est-ce que vous vous taisez parce que vous avez peur, ou bien parce que vous n'en avez pas la capacité ? demanda-t-il.

Elle resta immobile, ses yeux évitant les siens, toujours à demi dissimulés sous sa tignasse blonde. Frustré par ce silence, il continua à monologuer, il partagea les détails de sa vie quotidienne au sein du couvent. Il évoqua les offices religieux, le travail dans les champs, ainsi que ses rêves de liberté. Il espérait qu'elle finirait par répondre, ne serait-ce qu'un mot.

Le lendemain soir, il emprunta une couverture lors de la lessive collective. Cette rapine, bien que mineure, lui pesait lourdement sur la conscience. Les paroles de Matteo di Castello résonnaient dans sa tête, lui rappelaient que le vol, même dans un but noble, restait un péché. Pourtant, quand il enveloppa les épaules tremblantes de la jeune fille de sa toile de laine, son cœur se serra.

— Je me suis senti obligé de commettre un larcin, mais je suis convaincu que Dieu me pardonnera, car c'est pour aider mon prochain, n'est-ce pas ? Vous ne devriez pas avoir froid ni faim. C'est injuste, personne ne devrait subir une détention si sordide, dit-il en baissant les yeux, incapable de soutenir son regard.

La jeune fille le toisait d'un air farouche, malgré tous les efforts qu'il fournissait pour l'épauler. Il ressentait un peu de frustration de ne recevoir aucune reconnaissance. Cette nuit-là, il pria longuement pour demander pardon pour ses actions et les secrets qui l'éloignaient de ses compagnons, mais il savait qu'il

recommencerait si cela signifiait alléger un peu les souffrances de la captive.

Chaque visite l'approchait davantage d'elle, mais aussi de la réalité brutale de son impuissance. Il prit conscience que, sans son intervention, elle aurait pu mourir de faim et s'interrogea sur les pratiques ou les motivations de ses ravisseurs. Comment obtenir une rançon contre un cadavre ?

Au fil des nuits, alors que la lune s'arrondissait, Antonio remarqua une transformation chez la jeune fille. Elle reprenait des forces, même si son teint restait blême. Ses blessures cicatrisaient peu à peu, et son regard s'adoucissait chaque fois qu'il venait la voir. Elle ne se détournait plus à son approche et ne se crispait plus pendant qu'il parlait.

Une chaleur qu'il ne comprenait pas tout à fait grandissait en lui. Il se sentait attiré par cette inconnue, non seulement en raison de sa beauté, mais aussi par ce lien fragile qui se tissait entre eux. Pourtant, il ne franchirait jamais les limites de l'honneur avec elle, même si ses rêves nocturnes la faisaient parfois apparaître dans des situations qui le troublaient au réveil.

Un matin, après une accumulation de nuits particulièrement courtes, Antonio s'assoupit pendant l'office. Matteo di Castello, le lecteur, l'interpella après les prières.

— Antonio, je vois que tu sembles fatigué ces derniers temps. Est-ce que tu ne travailles pas trop dur dans les champs, puis sur le quai ? N'oublie pas que

la règle encourage également le repos lorsque c'est nécessaire.

Antonio baissa les yeux, gêné.

— Je vais bien, frère Matteo. De nombreuses pensées me préoccupent, je suis troublé. Je me sens différent.

— C'est donc ça, notre novice devient adolescent. Alors, dis-moi tout. Quand l'esprit est encombré, mieux vaut le libérer que le laisser se tourmenter, répondit Matteo di Castello avec un sourire patient.

Antonio hésita un instant, puis se lança prudemment.

— Frère, comment distinguer ce qui est juste de ce qui est mauvais ? Certaines actions des hommes peuvent parfois paraître louables à première vue, mais peut-être ne le sont-elles pas, quand des richesses ou des destins entrent en jeu. Si les notions de bien et de mal n'étaient pas si tranchées ?

Matteo di Castello haussa légèrement un sourcil, intrigué par la question.

— Antonio, rien n'est plus simple et plus ardu en même temps. Pour nous, Franciscains, l'être humain constitue un fondement. La vie est précieuse, elle reflète la création divine. Elle doit toujours primer sur les richesses et les aspirations.

Antonio croisa ses bras sur sa poitrine.

— Mais si quelqu'un agit pour protéger sa communauté ou pour redistribuer des biens pris aux puissants ? Est-ce mal ?

— Antonio, la détresse d'une personne innocente n'a aucune raison d'être, rétorqua Matteo di Castello, en articulant ses mots avec délicatesse. En plaçant des possessions matérielles avant la vie, nous nous écartons de Dieu. Ce que tu décries semble être de la vanité, et non de la véritable équité.

Antonio resta silencieux, troublé par ces paroles. Ce que Matteo di Castello venait de dire résonnait profondément en lui. L'image de la jeune fille entravée dans la grotte refit surface. Bien loin d'être une adversaire ou une ennemie, elle représentait une existence, une âme, une œuvre divine.

Cette nuit-là, Antonio prit sa décision. Il était convaincu de son choix, quel que fût le prix à payer. Il allait libérer la captive. Peut-être qu'il la mettrait dans la barque du couvent afin qu'elle rejoigne sa famille, ou peut-être qu'il l'accompagnerait, pour qu'elle ne périsse pas seule en mer. Son plan ne le portait pas plus loin, mais c'était devenu une étape incontournable.

Il feignit de forts maux de ventre pour pouvoir être isolé à l'infirmerie, avec la bénédiction de Matteo di Castello qui avait déjà noté sa mauvaise mine. Il profita d'un moment où tous les moines étaient réunis à la chapelle pour réciter les vêpres, l'office du soir, pour se glisser dans la cour, s'introduire dans l'atelier désert. Il avait repéré un maillet et un burin posés sur un établi. Il hésita à peine, puis se saisit des outils, les dissimula sous sa cape avant de filer sous la lumière blanche de la pleine lune.

Au moment où il s'engagea vers la grotte, un mouvement dans l'obscurité attira son attention. À travers la brume marine, il distingua une embarcation qui s'approchait furtivement de la crique. Ses yeux, accoutumés à scruter l'ombre, décelèrent les silhouettes des matelots qui ramaient, leurs lanternes voilées. Son cœur se serra. Il s'était tellement habitué à ses visites nocturnes qu'il n'imaginait pas qu'elles prendraient fin, mais, la cruauté et la cupidité des pirates n'avaient pas disparu pour autant. Il n'avait pas vu les jours défiler, mais la date annoncée par les deux marins arrivait à son terme.

Le temps jouait contre lui. Il jeta un regard vers l'entrée de la caverne en contrebas, puis vers la chaloupe qui se rapprochait dangereusement. Serrant le maillet plus fort, il se mit à courir, ses pieds dérapaient sur les cailloux qu'il connaissait pourtant par cœur. Chaque seconde devenait cruciale, et l'urgence galvanisait ses gestes. Il devait arriver à temps pour libérer la jeune fille.

L'humidité de la grotte rendait l'air plus dense et collait à sa peau. Il progressait rapidement, ses semelles glissaient sur les rochers, il manqua de se rompre le cou plusieurs fois avant d'atteindre l'endroit où la captive attendait. Ses yeux bleus le fixèrent avec une profondeur inquiétante, mais il n'avait pas le temps de s'y plonger.

Il s'agenouilla devant les chaînes, les examina avant de brandir ses outils. Chaque coup faisait vibrer le métal et se répercutait dans la cavité comme une

alarme. Antonio savait qu'il prenait un risque immense, mais il ne pouvait pas reculer.

Un cri retentit au-dessus du bruit des vagues, à l'entrée de la grotte. Il se retourna et vit les ombres des marins qui s'approchaient, portant des torches et des armes.

— Arrête ! Lâche ça tout de suite ! hurla l'un d'eux.

Antonio, sans tenir compte de l'avertissement, frappa l'anneau principal avec toute sa force. La demoiselle, libérée d'un premier lien, se pencha légèrement vers lui, ses lèvres tremblaient comme si elle allait parler, mais aucun mot ne sortit de sa gorge. Ses yeux étaient devenus aussi liquides et insondables que la mer.

— Allez ! Encore un coup, supplia-t-il, plus à lui-même qu'à la prisonnière.

Il donna un dernier choc, et l'anneau céda enfin. Les chaînes tombèrent au sol dans un bruit sourd. Antonio se releva brusquement, agrippa la main de la jeune fille.

— Par ici ! cria-t-il, la tirant vigoureusement.

Les marins, furieux, s'élançaient déjà vers eux.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, mon garçon !

— Lâche-la sur-le-champ, sinon tu le regretteras amèrement !

Antonio ne prêta pas attention à leurs menaces. Il entraîna sa protégée dans une cavalcade effrénée sous les hurlements hostiles de leurs poursuivants. Ils franchirent les flaques, atteignirent l'autre rive,

trébuchèrent sur les rochers humides, manquèrent plusieurs fois de se rompre le cou. L'eau qui suintait de toute part ne facilitait pas leur fuite déjà ardue. Malgré sa délicatesse, la fille ne faiblissait pas. Antonio entendait son pas leste, sentait son souffle inégal sur sa nuque. La pression de sa main dans la sienne, légère, mais ferme, comme un aiguillon qui le poussait à continuer.

Ils débouchèrent enfin l'ouverture immergée de la grotte, là où la mer montait jusqu'aux cuisses à grand remous. Antonio tenta de l'attirer vers l'extérieur, mais la demoiselle s'arcbouta soudain, comme si la vue des flots en bataille la tétanisait.

— N'aie pas peur ! Nous avons une barque non loin ; il n'est pas nécessaire de savoir nager !

Le jeune homme n'en revenait pas de ses propres paroles. L'urgence lui faisait oublier la politesse, imaginer dérober le bateau des moines, tout cela pour mener une inconnue poussée vers un destin improbable. Sa témérité le fit blêmir, son éducation lui rappela qu'il était en train de gagner sa place en enfer. Pourtant, son cœur battait d'une soif de liberté euphorique.

Soudain, la jeune fille arracha sa robe. Sous les lambeaux de tissu, son corps délicat émergea, d'une pâleur presque irréelle, tel un chef-d'œuvre en albâtre. Ses épaules fines tremblaient sous le froid devenu mordant, et sa silhouette semblait à la fois fragile et étonnamment puissante. Ses cheveux blonds, alourdis

par l'eau, cascadaient le long de son dos, ajoutaient à son apparence une grâce étrange, presque féérique.

Antonio, malgré la panique qui battait dans ses tempes, sentit un trouble profond l'envahir. Il n'avait jamais vu une femme ainsi, si proche, si démunie, pourtant si splendide. Son cœur s'emballa, tiraillé entre l'émerveillement et l'interdit. Il ne ressentait pas simplement de l'attraction, mais une irrésistible fascination pour cette créature hors du commun, qui défiait toutes ses convictions.

Elle tourna la tête vers lui, et ses yeux de cristal semblèrent percer les ténèbres. Elle lui tendit la main avec une assurance déconcertante. Antonio, ébranlé par ce mélange de grâce et de mystère, sentit son souffle se couper.

— Viens, murmura-t-elle, ou peut-être le devina-t-il dans la tourmente.

Antonio recula légèrement, frappé par une nouvelle angoisse : il ne savait pas nager. L'idée de se jeter entièrement dans l'eau lui paraissait insurmontable. Cependant, son regard croisa celui de la jeune fille, et il y lut une confiance presque surnaturelle. Malgré la peur qui grondait en lui, il ne put qu'obéir, subjugué par une force qu'il ne comprenait pas.

Sans réfléchir davantage, il glissa sa main dans la sienne. La fraîcheur de sa peau le fit frissonner. Elle plongea la première, et il la suivit. Il lutta d'abord contre le courant, ses bras battirent désespérément l'écume pour maintenir sa tête à la surface. Le froid

lui engourdisait les membres, et son souffle devenait court.

Un éclat devant lui attira son regard. La jeune fille ondulait gracieusement dans les flots, mais ce qu'il crut voir le pétrifia. Là où ses jolies jambes auraient dû fendre l'eau, une longue queue de poisson scintillait sous la lumière diffuse. Ses écailles luisantes reflétaient les teintes argentées de la lune, semblables à la peau d'une créature des abysses. La nageoire, effilée et déchirée par endroits, battait avec une puissance terrifiante et projetait des éclats d'écume autour d'elle. Antonio, figé de stupeur, sentit son estomac se contracter face à cette vision monstrueuse, une représentation trompeuse de beauté qui incarnait autant le mystère que l'horreur.

Il cligna des yeux, chercha fugitivement à se convaincre qu'il délirait. C'était impossible. Cela devait être un jeu d'ombres ou le fruit de sa panique. Toutefois, lorsqu'elle se retourna vers lui, il sentit son cœur se glacer. La jeune fille lui adressa un sourire étrange, hypnotique. Les mouvements de ses lèvres dévoilèrent des dents pointues, trop acérées pour être humaines.

Antonio n'eut pas le temps de réagir. Elle saisit son poignet avec une force soudaine et l'entraîna dans les profondeurs opaques. L'eau salée le submergea, lui brûla les prunelles et les narines, la panique envahit son esprit, mais il ne pouvait détourner les yeux de ce visage à la fois fascinant et terrifiant qui le conduisait inexorablement vers l'abîme.



Merci d'avoir lu cette nouvelle fantastique, inspirée par la grotte et les ruines du couvent Saint-François.

Je vous propose quelques idées de romans dans le genre littéraire de l'imaginaire : en cliquant sur les liens, vous pourrez découvrir les résumés et les premiers chapitres offerts dans l'échantillon du site et, qui sait, trouver votre prochaine lecture.

[Alnaïr, le Souffle de la sorcière](#)

[Alnaïr, le Baiser du nécromancien](#)

[L'Héritier des Sables \(CHRONIQUES du MONDE-HORS Tome 1\)](#)

Pour me suivre sur les réseaux sociaux, c'est par ici :

<https://linkr.bio/LaureEnzaAuteur>